

Série (3/3)

Quel fut l'impact environnemental de la Première Guerre mondiale, premier conflit à échelle industrielle de l'Histoire? A-t-on hérité de ces bouleversements? Comment la nature se relève-t-elle des ravages de la guerre? Tel est le thème au cœur de "Paysages en bataille", une enquête réalisée avec le soutien du Fonds pour le journalisme de la Communauté française que "La Libre" vous propose de découvrir en avant-première. Ce travail se poursuit sur : www.paysagesenbataille.be



La résilience des champs de bataille

► Ce concept cher à Boris Cyrulnik s'observe aussi dans les écosystèmes.

► Certains paysages de 14-18 ont connu cette "renaissance dans la souffrance".

Enquête Isabelle Masson-Loodts

L'exemple de la forêt domaniale de Verdun est emblématique... Si aujourd'hui, cet espace de 10000 hectares est connu pour sa riche biodiversité, elle le doit au traitement qu'on lui a réservé aux lendemains de la guerre. L'Etat français achète alors 120000 hectares de terrains devenus impropres à la culture: c'est la Zone rouge. Le périmètre des neuf villages dévastés de la région de Verdun en fait partie. Trois cent mille hommes sont tombés là (dont 80000 n'ont pas été retrouvés à ce jour)... "Après de longs débats, explique le biogéographe Jean-Paul Amat de l'Université ParisIV Sorbonne, il a été décidé de boisier la région pour en faire un immense sanctuaire." Une campagne de boisement commence en 1929, avec des résineux. Il fallut attendre 1974 pour que l'Office national des forêts (ONF) décide de passer aux feuillus. Malgré cela, la faune et la flore ont connu des développements étonnants sur ce territoire soustrait à la plupart des activités humaines... Autour de l'ossuaire de Douaumont, de vastes zones de pelouses sont régulièrement fauchées pour dévoiler les traces du conflit aux regards des visi-

teurs. "Au printemps, ce qui est exceptionnel ici, raconte Jean-Jacques Weimerskirch, membre de la Société française d'orchidophilie, c'est qu'on trouve côte à côte des orchidées de milieux secs et de milieux humides."

Le champ de bataille s'est mué en champ d'investigation pour les naturalistes: il leur révèle quelques curiosités botaniques. Le botaniste arlonais Georges Henri Parent a découvert autour de Verdun quelques plantes obsidionales, c'est-à-dire des plantes arrivées sur ces lieux au travers de la guerre. C'est le cas par exemple de la Bermudienne, qui fut introduite avec les fourrages importés par les Américains pour leurs chevaux...

La végétation a repris ses droits autour des trous d'obus et des tranchées, mais ne fait pas oublier la pollution du sol par les vestiges de guerre. L'impact de leur dégradation sur la faune et la flore est peu connu. Dans ses études sur la zone de Verdun, Georges Henri Parent note des anomalies de couleur chez certaines fleurs mais n'est pas en mesure de les corréler avec les effets mutagènes de l'ypérite. Il souligne aussi l'extinction des salamandres. L'herpétofaune de la région, fortement atteinte par la Première Guerre mondiale, semble néanmoins recoloniser le territoire. Dix-huit espèces d'amphibiens et reptiles cohabitent pacifiquement sur l'ancien champ de bataille, et parmi elles, le triton alpestre ou le sonneur à ventre jaune.

Une population de ce petit amphibien a survécu pendant la bataille dans quelques zones refuges comme des trous d'obus dans lesquels l'argile et la marne locale retiennent l'eau. "C'est une espèce rare, protégée à l'échelle européenne, explique Eric Bonnaire,

agent de l'ONF. Le sonneur à ventre jaune bénéficie aussi des ornières créées par les engins d'exploitation sylvicole, mais cela demande de l'attention pour que ces mêmes machines ne les écrasent pas."

Autres cicatrices du conflit, les forts et sous-terrains du secteur accueillent 17 espèces de chauves-souris. "Ce sont d'intéressants milieux de substitution pour les chauves-souris qui y trouvent des conditions de température comparables à celles des grottes", commente Matthieu Gaillard, membre de la Commission de protection des eaux, du patrimoine, de l'environnement, du sous-sol et des chiroptères de Lorraine.

Le Grand Rhinolophe est ainsi devenu l'espèce emblématique du champ de bataille de Verdun. Très rare en Belgique, au Luxembourg et en Allemagne, cette espèce trouve ici sa limite de répartition. Le nombre de chiroptères présents à Verdun est lié à l'abondance de gîtes mais aussi à celle de la nourriture disponible sur le Site Natura 2000 de la forêt domaniale de Verdun. "Mais les chauves-souris subissent aussi la pression de visiteurs clandestins, pas toujours bien intentionnés", constate Matthieu Gaillard. Dans les forts, il n'est pas rare que les portes et grillages posés pour protéger les chiroptères des importuns, soient détruits par ces derniers... Les chasseurs de vestiges de guerre sont une réalité. Combiner tourisme du souvenir et conservation de la nature est un enjeu majeur.

Une demande de classement de la forêt de Verdun en parc naturel a échoué. Mais un autre dossier a été introduit pour qu'elle reçoive le label de "Forêt d'exception" de l'ONF.

Zoom

Regards de combattants sur la nature

Sur le front occidental de la Première Guerre mondiale, l'intensité des combats a bouleversé le sol, au point parfois de le minéraliser. Selon plusieurs auteurs, les volumes de terre déplacés par les combats sont évalués de 80 à 2000 mètres cubes par hectare.

Les témoignages des combattants décrivent d'ailleurs souvent cette désolation, comparant le champ de bataille à un champ lunaire...

"Le cadre (entre Thiaumont et Fleury) est celui des pires champs de bataille de Verdun. En avant de ravins encore vaguement couverts de bois décharnés où les arbres sont réduits à l'état de poteaux, s'étend la zone où il y a des herbes. Au-delà, plus aucune végétation, pratiquement, mais de la pierre retournée et, plus souvent, de l'argile crevée et labourée sur deux ou trois mètres de profondeur: un vrai relief lunaire..." (Pierre Teilhard de Chardin, lettre du 23 août 1916).

Mais alors que les canons ne s'étaient pas encore tus, les soldats s'étonnaient aussi de l'obstination avec laquelle la nature semblait vouloir renaître.

Dans la terre retournée par les obus germaient des nuées de coquelicots. Le lieutenant-colonel John McCrae, médecin militaire canadien, établit ce rapport entre le coquelicot et les champs de bataille dans son désormais célèbre poème "In Flanders Fields", publié le 8 décembre 1915. Le "poppy" est depuis lors devenu le symbole du souvenir de la guerre de 1914-1918. Son apparition précoce et inattendue sur les champs de bataille tient au fait que la graine du coquelicot, de grande longévité, résiste bien au manque d'eau et à l'enfouissement, et peut donc rester dans le sol de longues années avant de germer. Elle a pour cela avant tout besoin d'une terre remuée et calcaire. I.M.-L.

Fonds pour le journalisme

Mémoire et nature font bon ménage

► En Belgique aussi, la biodiversité trouve refuge sur certains sites du conflit.

En Wallonie, les sites de la Première Guerre mondiale sont les forts de Namur et de Liège, tombés au mois d'août 1914. Ces forts sont parfois des refuges pour les chauves-souris. "Malheureusement, constate Luc Malchair, naturaliste et membre de l'ASBL qui entretient le fort de Hollogne-aux-Pierres, il semble qu'ils n'accueillent pas autant que ceux de Verdun." C'est qu'il ne suffit pas qu'un refuge existe pour qu'il soit attrayant pour la faune: encore faut-il que le milieu qui l'entoure soit aussi attractif. A Hollogne, le fort est cerné par les routes, et les pistes de l'aéroport de Bierset... Les forts wallons de 1914 restent tout de même des zones refuge pour quelques espèces intéressantes, telles que des éristales

(des diptères), et des papillons comme les paons du jour et les découpures (Scoliopteryx libatrix). En Flandre, les forts de la ceinture d'Anvers semblent mieux lotis... Les recensements réalisés en hiver permettent de comptabiliser jusqu'à 5000 chauves-souris réparties dans les 16 forts, ce qui représente la moitié de la population qui hiberne en Flandre.

D'autres zones de guerre conservées à titre mémoriel peuvent jouer un rôle au niveau écologique. Dans le Westhoek, alors que la surface du sol est dominée par l'urbanisation et les cultures agricoles, le bois du Polygone, le site de Hill60, le domaine de Pallingbeek font partie de ces sites. "Au pied du mont Kemmel, on trouve des arbres à trois ou cinq troncs: ce sont des rejets de souches mises à ras par la guerre, explique Piet Chielens, coordinateur du Musée In Flanders Fields. On a lancé un appel pour que des étudiants fassent une thèse sur l'évolution de la nature sur les champs de bataille de la région, mais jusqu'à présent, personne n'a saisi cette opportunité."

Pour M. Chielens, l'enjeu est aussi aujourd'hui de préserver les paysages de la Grande Guerre: "Près du saillant d'Ypres, on a encore un témoignage de ce que fut la ligne de front: il reste là cinq ou six prés qui n'ont pas été labourés profondément. Le pouvoir communal pourrait interdire les modifications du statut de ces terrains et empêcher les constructions pour garder un demi-cercle ouvert autour de la ville."

Cette préservation sera peut-être favorisée par le projet d'inscription des paysages et sites de mémoire de la guerre 14-18 au "Patrimoine mondial de l'humanité" de l'Unesco. La Belgique est associée à 13 départements français dans ce projet que l'association "Paysages et sites de mémoire de la Grande Guerre" espère voir aboutir d'ici 2014.

"Cette guerre a bouleversé les rapports sociaux, et changé notre vue sur le monde, conclut Piet Chielens. Il faut sauvegarder ces paysages car ils sont les derniers témoins de ces idées." I.M.-L.